

Analyse littéraire : *La Nausée* de Jean-Paul Sartre

1. Introduction et mise en contexte du récit

Le journal intime occupe une place stratégique dans la littérature pour explorer les profondeurs de l'existence humaine. En choisissant cette forme, l'auteur permet de suivre le cheminement d'une conscience qui tente de se saisir elle-même dans son immédiateté. Ce rapport, destiné à des lycéens (niveau B1-B2), vise à éclairer les mécanismes de cette œuvre fondatrice avec une clarté pédagogique rigoureuse. Selon l'« Avertissement des éditeurs », le texte se présente comme une liasse de cahiers retrouvés parmi les papiers d'Antoine Roquentin, écrits vers janvier 1932 à Bouville. Le protagoniste s'est fixé dans cette ville portuaire depuis trois ans déjà, afin d'achever ses recherches historiques. S'il décide de tenir ce journal, c'est avant tout pour « y voir clair ». Roquentin refuse de laisser échapper les nuances, les « petits faits » et les changements subtils qui l'habitent ; il éprouve le besoin impérieux de classer ses perceptions pour déterminer la nature exacte de la mutation qui s'opère en lui. Ce besoin de consigner scrupuleusement la réalité naît d'un basculement radical : le monde familier, autrefois simple décor, commence à lui paraître étrange et envahissant.

2. Résumé de l'intrigue et du parcours du protagoniste

Antoine Roquentin n'est nullement un héros de roman classique, mais plutôt, selon l'exergue de Céline, un « individu sans importance collective ». Ce portrait souligne sa condition d'homme seul, dépourvu de liens sociaux significatifs. Ancien voyageur ayant parcouru l'Europe centrale, l'Afrique du Nord et l'Extrême-Orient, il vit désormais de ses rentes à Bouville en tant qu'historien travaillant sur la vie du Marquis de Rollebon. Sa vie semble réglée, mais un incident au bord de la mer agit comme un déclencheur : en voulant lancer un galet, il est saisi d'un « écœurement douceâtre » et doit laisser tomber l'objet. Ce geste insignifiant ébranle sa certitude d'être libre et marque le début d'une crise existentielle profonde. À Bouville, sa solitude est radicale ; ses rares interactions se limitent à Françoise, la patronne du *Rendez-vous des Cheminots*, avec qui il entretient des rapports purement mécaniques, et à Ogier P... — surnommé « l'Autodidacte » —, un clerc d'huissier qui dévore les livres de la bibliothèque par ordre alphabétique. Cet isolement volontaire finit par transformer son regard, rendant les objets les plus banals étrangement présents et hostiles.

3. Analyse thématique : Le rapport aux objets et la naissance de la Nausée

La Nausée n'est pas un malaise physique ou biologique, mais une révélation métaphysique — c'est-à-dire une prise de conscience brutale sur le sens profond de l'existence et la nature des choses. Roquentin découvre avec effroi la « contingence » du monde : les objets existent sans raison, de manière injustifiée et obscène. Cette transformation de la perception se manifeste à travers plusieurs rencontres troublantes :

- **Le galet** : Il ne glisse plus sur l'eau, il devient une chose humide et boueuse qui transmet son dégoût directement aux mains du narrateur.
- **L'étui de carton** : Ce n'est plus un simple « parallépipède rectangle » servant de boîte à encre, mais une présence qui refuse d'être nommée et qui semble posséder une personnalité inquiétante.

- **Le verre de bière** : Roquentin évite de le regarder car il sent qu'au-delà de sa fonction, l'objet « touche » et s'impose à lui de façon insupportable.
- **Le papier dans la boue** : Une page de cahier d'école portant l'inscription « Dictée : le Hibou blanc », que Roquentin ne parvient pas à ramasser. Le papier est boursoufflé comme une « main brûlée », une « pâte tendre » qui le dépossède de sa volonté. Cette sensation physique d'une « nausée dans les mains » démontre que l'objet a cessé d'être un outil utile pour devenir une existence brute. Lors d'une scène au café avec le cousin Adolphe, Roquentin observe les bretelles mauves de ce dernier : elles semblent hésiter à devenir tout à fait violettes, restant butées dans un effort inachevé. Il comprend alors que la Nausée est « partout autour », qu'elle imprègne les murs et les êtres, et que lui-même est submergé par cette viscosité du monde. Ce dégoût du matériel finit par contaminer son ambition intellectuelle, car il réalise que les faits historiques eux-mêmes sont « lents, paresseux, maussades », rendant vaine toute tentative de les ordonner par l'écriture.

4. L'échec de la quête historique : Le cas du Marquis de Rollebon

Roquentin utilise initialement l'histoire comme un rempart contre le vide du présent, cherchant dans le passé une structure et une nécessité que sa propre vie n'a pas. Son sujet d'étude, le Marquis de Rollebon, est un personnage haut en couleur : un intrigant laid que la reine Marie-Antoinette appelait sa « chère guenon » et dont le visage grêlé évoquait, selon certains, un « fromage de Roquefort ». Ce voyageur infatigable et espion au service du Tsar Paul 1er reste pourtant insaisissable. Roquentin se heurte à l'impossibilité de la preuve historique : malgré les rapports secrets et les lettres de Germain Berger, Rollebon n'a aucune consistance. La vérité se dérobe, et le narrateur est confronté à des légendes absurdes, comme celle où le Marquis se serait déguisé en « sage-femme » pour s'introduire au palais impérial. Finalement, Roquentin avoue faire un « travail de pure imagination ». Il réalise qu'il tente de prêter sa propre vie à un mort pour se donner l'illusion d'exister. En abandonnant son livre, il reconnaît que le passé ne peut justifier le présent ; face au vide laissé par Rollebon, Roquentin est renvoyé à sa propre image, aussi inconsistante que celle du Marquis.

5. La crise de l'identité : Le miroir et le regard d'autrui

Privé de sa mission d'historien, Roquentin se retrouve face à l'horreur de sa propre corporéité. L'expérience du miroir devient un moment de terreur pure où il contemple son reflet comme une chose étrangère. Il y voit un visage « inhumain », une « chair fade qui s'épanouit », et des yeux vitreux semblables à des « écailles de poisson ». Pour lui, son propre visage se situe « au niveau des polypes », dénué de toute expression humaine. Il oppose cette « chair nue » et révoltante à l'assurance des bourgeois de Bouville, qui, eux, « ont appris à se voir tels qu'ils apparaissent à leurs amis ». Ces hommes se protègent derrière des conventions sociales et des rôles figés pour ignorer leur propre absurdité. Roquentin, dans sa solitude absolue, craint de sombrer dans la folie, hanté par le souvenir d'un ancien censeur du Luxembourg qui finissait par former des « pensées de langouste » ou de crabe. Cette peur de devenir un monstre solitaire, prisonnier de pensées végétales et flasques, le pousse à chercher une ultime issue dans la rigueur de l'art.

6. L'échappatoire par l'art : La musique de Jazz

Si les pensées humaines sont des « brouillards » et que Roquentin tente de purger ses mélancolies par des relations mécaniques avec Françoise, c'est la musique qui lui offre la seule rédemption possible. L'écoute du morceau de jazz *Some of these days* provoque une transformation immédiate : son corps « se durcit » et la Nausée s'évanouit. La mélodie est comparée à un « ruban d'acier » ou une « bande d'acier » qui traverse le temps mou et visqueux de l'existence pour le déchirer. Roquentin admire les notes de musique car, contrairement aux objets réels, elles possèdent une nécessité absolue : elles naissent et meurent par ordre, sans avoir le « loisir de se reprendre ». La voix de la Négrresse crée un univers où chaque instant est indispensable. Cette structure rigoureuse redonne une « évidence » à ses propres gestes ; en écoutant le disque, il a l'impression que ses mouvements se développent comme un thème majestueux, qu'il « danse ». Pour un instant fugace, il se sent « heureux », « dur » et rutilant.

Conclusion du rapport *La Nausée* est le récit d'une prise de conscience fondamentale de l'absurdité du monde. Pour cet « individu sans importance collective », la découverte de la contingence détruit toutes les illusions : l'utilité des objets, la vérité de l'histoire et la cohérence du moi. Cependant, l'œuvre s'achève sur une note d'espoir paradoxal : si l'existence est une « pâte tendre » et injustifiée, l'œuvre d'art, par sa dureté et sa rigueur mathématique, est la seule voie capable de conférer au sujet une forme de nécessité et de justifier, ne serait-ce qu'un instant, le fait d'exister.